

Faramarz ṬĀLEBI

L'art et le Shāhnāme

On peut dire, sans risque d'erreur, que le *Divan* de Ḥāfez et le *Shāhnāme* de Ferdowsi constituent les deux monuments de la littérature iranienne, et ce, à des titres divers. Tandis que le *Divan* demeure une œuvre dont le contenu mystique ou ésotérique reste fermé au plus grand nombre, le *Shāhnāme* a ce privilège d'être passé dans la culture populaire iranienne sous forme d'une mine inépuisable de contes et de récits. Or, qui dit récit dit représentation et illustration, et un simple survol de l'art décoratif iranien laisse entrevoir la place immense que tiennent les thèmes *shāhnāméens* dans l'ensemble des motifs figuratifs de base. On serait même tenté d'avancer le terme d'"art *shāhnāméen*" pour désigner les multiples créations d'un art qui, à ses débuts, a pris corps dans le texte même du *Shāhnāme*, sous la main des copistes-calligraphes du 5^e s.h./XI^e s., puis s'est épanoui au cours des siècles pour englober d'autres domaines tels que la fresque, la sculpture, la céramique, la miniature ou la tapisserie, pour ne pas tous les citer.

Dans ce qui suit, nous essayons de montrer, brièvement et avec des exemples précis, la place que le *Shāhnāme* a tenu—et tient encore—dans les arts plastiques et décoratifs de l'Iran. Nous n'aborderons pas ici l'étude des exemplaires illustrés du texte de

Ferdowsi qui, nombreux et disséminés dans le monde entier¹, ont fait l'objet de multiples et savantes recherches². De même, nous laisserons de côté les illustrations en noir et blanc nées avec les premières éditions imprimées du *Shāhnāmeḥ* et dont le style naïf s'inspire à la fois de la culture populaire et des anciennes traditions. Ce qui nous intéresse, dans le cas présent, c'est l'éclatement d'un texte qui, sorti des livres et des manuscrits où il était enfermé, vagabonde librement sur les murs et dans les demeures de l'Iran.

Une des manifestations les plus typiques et les plus spectaculaires de cet "art *shāhnāméen*" est la représentation d'épisodes du récit sous forme de vastes fresques décorant les maisons et surtout de nombreux lieux publics. Issues de l'antique tradition de la fresque mythique—dont l'origine remonte à la préhistoire, comme l'attestent les vestiges découverts à Pandj-Kant³ ou la fresque montrant la cérémonie de funérailles de Sīyāvaš reproduite par Alexandre Mongait⁴—ces peintures s'inspirent tout autant des illustrations des *Khodāynāma*-s⁵ que des œuvres de Mānī (Manès) le prophète-peintre du début de l'époque sassanide. Vulgarisé à l'époque qādjāre, ce genre d'art a perdu sa valeur artistique mais son intérêt reste grand du point de vue sociologique. C'est qu'en effet la naïveté de la reproduction, conçue pour pouvoir s'interpréter aisément, est tout à fait représentative d'une mentalité populaire, celle de l'artiste et du public auquel il s'adresse. D'autre part, il est intéressant de noter la fusion des éléments religieux *shī*'ites et des mythes *shāhnāméens* dans l'interprétation des épisodes les plus célèbres: c'est ainsi que Sīyāvaš, s'appêtant à l'ordalie du feu, porte un

1. Pour un aperçu des textes du *Shāhnāmeḥ* voir: Iradj AFŠHĀR, *Ketābshenāsī-ye Ferdowsī* (La bibliographie de Ferdowsi), Téhéran, Andjoman-e Āthār-e Mellī, 2^eéd. 2535 (1355), 462p.

2. *Ibid.*

3. A. BELENITSKY, *Khorasan et Transoxiane*, trad. par Parvīz Vardjāvand (Téhéran), p. 221.

4. A. MONGAIT, *Archaeology in the U. S. S. R.* (Moscou, 1959), cité par Bahrām BEYZĀYĪ, *Nemāyesh dar Irān* (Le théâtre en Iran), Téhéran, 1344/1965, p.23.

5. *Khodāynāma*... Livre des Rois en pehlevi de l'époque sassanide.

étendard sur lequel figure une inscription arabe qui n'est autre qu'un verset du Coran (CX,1).

Ce genre de fresques trouvait sa place dans de grandes demeures mais aussi, et en tout premier lieu, dans les *zūrkhāneh*-s. Dès leur création lointaine, ceux-ci ont été un foyer socio-politique bien particulier dans lequel les 'Ayyārān, ces héros populaires au grand cœur, peaufinaient leurs futurs exploits. La culture du *zūrkhāneh* fut tout de suite marquée par la religion *shī'ite* et le *Shāhnāmeḥ*, qui y cohabitaient en parfaite harmonie de sorte que jusqu'à ces derniers temps, suivant les chiffres relevés en 1355/1976, on pouvait admirer, dans les *zūrkhāneh*-s de Téhéran, quelque 24 différents tableaux représentant les personnages du *Shāhnāmeḥ*, à côté des portraits de l'imam 'Alī et



Siyaavaš, passant l'ordalie du feu, arbore un étendard où se déploie un verset du Coran (Peinture anonyme).

d'autres saints shī'ites.

Ce sont ces mêmes tableaux qui ornaient, voici encore peu de temps, les murs des *qahvakhāneh*-s (maisons de thé), l'un des rares lieux de divertissement et de détente populaires. *Bāzārī*-s, artisans, travailleurs et voyageurs de passage s'y retrouvaient autour d'une tasse de thé tandis qu'un *naqqāl* (récitant/conteur) déclamaient des vers du *Shāhnāme* fortement assaisonnés de ses commentaires personnels, et mêlés à la louange des douze imams. Cette tradition est en train de disparaître et seuls quelques quartiers populaires des grandes villes peuvent encore s'enorgueillir d'un beau *qahvakhāneh*, où les petites gens s'installent sous les portraits jumeaux de Rostam et de l'imam 'Alī.



Kāshī illustré d'une scène du *Shāhnāme*. Élément d'une table circulaire (Musée *Abgīme*, Téhéran).

Alors que la décoration du *qahvakhāneh* et du *zūrkhāneh* combine étroitement les thèmes de la religion et du *Shāhnāme*, celle du *hammām* utilise exclusivement des tableaux exécutés d'après les légendes *shāhnāméennes* et représentant le plus souvent Rostam –le héros par excellence–, reconnaissable à son heaume fait du crâne du *Dīve-e sefīd* (le monstre blanc) et à sa

barbe bifide. Ces tableaux étaient destinés à exalter les vertus héroïques qui prenaient ainsi une valeur exemplaire et exhortaient les visiteurs à s'y conformer.

Tout autre est le style d'ornementation des palais royaux et des demeures des *khāns* et des grands émirs: art plus sophistiqué, qui a vu le jour à l'époque safavide pour foisonner à l'époque qādjāre, il s'inspire pourtant encore des grands épisodes de l'épopée nationale et sur les murs des orgueilleux palais se déploie la même imagerie que dans les quartiers populaires, à ceci près que le style en est plus relevé: combat de Rostam et de son fils Sohrāb⁶, bataille d'Esfandīyār contre Rostam, histoire



Rostam après la mort de Sohrāb. *Madjma'a* de Abbās Ghane'.

douloureuse de Sīyāvaš⁷... C'est ainsi que l'*Ark* (palais/ citadelle) de Karīm-khān-e Zand à Shiraz, construit entre 1764 et 1779, présente l'exemple-type de l'emploi des thèmes shānāméens pour l'ornementation d'un palais. Outre les quatre tours extérieures de

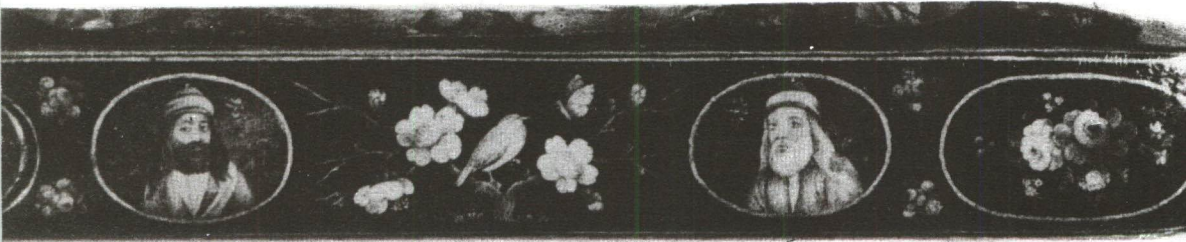
6. Voir l'article du professeur Dj. HADĪDĪ, *supra*, pp.23-40

7. *Ibid.*

l'*Ark*, le fronton du portail est décoré avec la célèbre scène de la victoire du Bien sur le Mal, l'écrasement du *Dīv-e sefid* par Rostam. On pourrait également citer les quatre portails du palais de *Qaṣr(-e qādjār)* à Téhéran élevé par Fath-'Alī Shāh et le fronton de la porte d'entrée de Semnān, construite au temps de Nāṣeroddīn Shāh. Les pavillons de plaisance érigés dans les jardins royaux se couvraient aussi de telles peintures, tels ceux que l'on rencontre aux détours des allées du *Bāgh-e naẓar* (jardin de contemplation) de Shiraz, créé pour Ḥoseyn-'Alī Mīrzā, un des fils de Fath-'Alī Shāh.

Peindre les murs de grands édifices avec des scènes puisées dans le *Shāhnāmeḥ* va de pair avec la sculpture sur pierre des portraits des héros et des scènes les plus célèbres: devant le pavillon central de la salle de réception de l'*Ark* à Shiraz se trouvent de grandes dalles en pierre polie, sur lesquelles sont taillés des bas-reliefs représentant des épisodes *shāhnāméens*, tel le combat de Rostam et d'Aškabūs, un grand héros turc. Une autre sculpture, montrant Rostam en train de se battre avec un lion, se trouve à quelques pas du mausolée de *Kh^vādījū* dans le village de Mašreqain au Fārs.

Si l'on abandonne les grandes surfaces pour passer à des éléments décoratifs d'une taille plus restreinte, on constate que, là encore, le *Shāhnāmeḥ* est omniprésent: on le retrouve sur les *kāšī-s*, ces carreaux de céramique aux brillantes couleurs et aux dessins souvent très fins: la scène de la bataille de Rostam contre le *Dīv-e sefid* fut réalisée, en céramique de couleur, sur l'un des murs de la cour du *Takht-e marmar* dans l'*Ark* de Téhéran, en 1856. Cette technique était très répandue à l'époque *qādjāre*, et



Plumier laqué décoré de personnages du *Shāhnāmeḥ* (Musée des Arts décoratifs, Téhéran).

les *kāšīs* décorés servaient non seulement à l'ornement des murs, mais aussi à la confection de tables circulaires, comme on peut en voir au musée *Ābgīneh* de Téhéran: on y admire une collection de neuf pièces de céramiques heptachromes datant de l'époque *qādjāre* et constituée d'une grande table ronde et de huit autres plus petites qui, rangées circulairement autour de la table centrale, en forment une autre beaucoup plus grande. Sur les huit petites tables se trouvent des scènes tirées des épisodes du *Shāhnāmeh*, alors que la pièce centrale s'orne des grandes figures de l'œuvre: Goštāsb, Alexandre, Afrāsīyāb, Kīyūmarth...

Le plumier, cet objet presque disparu de nos jours, offrait également une surface de choix pour les artistes dont les talents de miniaturistes s'exerçaient sur le couvercle ou les côtés du plumier qui, luxueusement laqué, prenait alors rang d'objet d'art. Sur les pièces anciennes qui nous sont parvenues (d'époque *qādjāre* surtout), les héros de Ferdowsi côtoient les fleurs et les oiseaux du répertoire traditionnel.

La calligraphie détient aussi une place privilégiée au sein des arts décoratifs *shāhnāméens*. Elle apparaît sur les deux supports précédemment cités, les plumiers et les *kāšīs*: ces derniers peuvent recevoir un décor calligraphié, seul ou en complément d'une ornementation figurative. Au *Mūze-ye mellī-ye Iran*, une collection de céramiques s'orne de vers du *Shāhnāmeh* déployés en bordure de chaque pièce.

Cette revue des arts traditionnels ne serait pas complète si l'on ne mentionnait pas le tapis: réalisés par des milliers de mains anonymes qui ne laissent d'autre trace que leur habileté à nouer les brins de laine ou de soie les plus ténus, les tapis iraniens, à

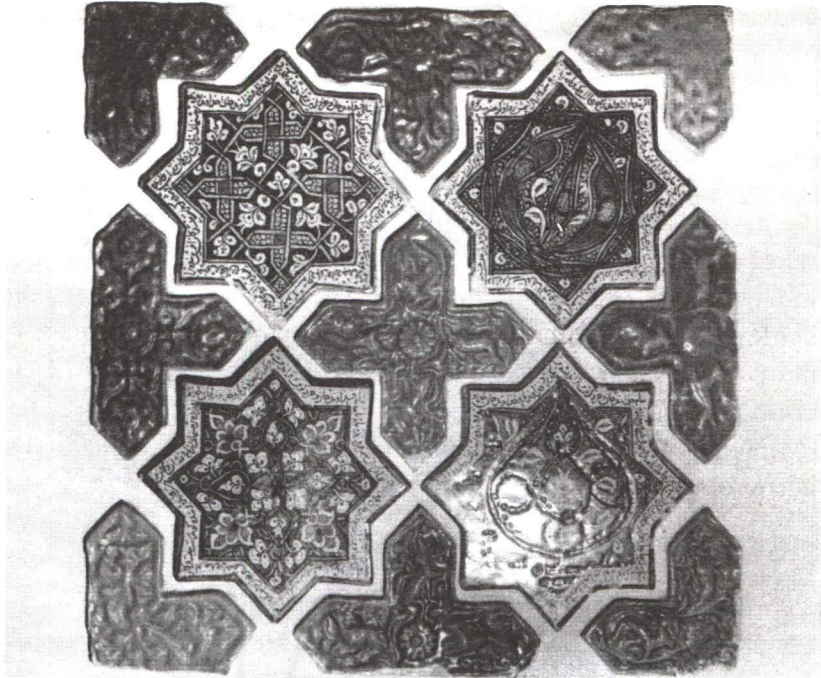


«Madjles» rassemblant des héros du *Shāhnāmeh*, sur l'autre face du plumier présenté p. 98.

l'origine, ne sont pas figuratifs. C'est à l'époque qād̄jāre que s'est développé un type de motif utilisant abondamment la figuration et dans lequel le *Shāhnāme* apparaît, une fois encore, comme un thème de choix. Récemment a été achevé un tapis de 2,60m x 3,20m, fruit de 1975 heures de travail et dessiné par Rassām 'Arabzādeh qui a mis tout son talent à évoquer la cour du Sulṭān Maḥmūd ghaznavide: autour d'une scène centrale représentant le Sultan et les grands poètes de son époque – parmi lesquels figure Ferdowsi –, l'artiste a illustré quinze épisodes célèbres du *Shāh-nāme*.



Sultan Maḥmūd entouré des poètes de sa cour. Tapis de Rassām Arabzādeh.



Vers du Shāhnāme calligraphiés sur *kāši* (Musée National d'Iran, Téhéran).

Enfin, et pour terminer cette brève étude par un aperçu de l'époque contemporaine, il nous faut signaler ici le travail tout particulier du maître 'Abbās Ghāne': ce fils d'étameur de Qazvin s'est spécialisé dans le travail du cuivre, précisément dans la représentation d'épisodes du Shāhnāme sur les *madjma'a*-s, ces vastes plateaux de cuivre qu'autrefois toute maison se devait de posséder et que la vie moderne a rejetés au rang de curiosité anachronique. Dans la salle d'exposition qu'il a aménagée sous les toits de sa propre maison, 'Abbās Ghāne' a réuni plus de cinquante de ces *madjma'a*-s en cuivre repoussé, gravé et patiné à la flamme. Certains pèsent plus de seize kilos et tous ont pour unique thème de décoration des épisodes du Shāhnāme, comme le révèle le titre de l'exposition: "Rostam, de l'apogée à la chute". Outre ces plateaux, l'artiste a travaillé à la création de statues en cuivre des héros shāhnāméens: selon lui, la miniature, art de banquet et non-iranien à l'origine, ne convient nullement au Shāhnāme, alors que le cuivre, métal où le bruit trouve son écho, est le métal par excellence de la bataille. Métal épique, le

cui seul est apte à traduire la vigueur du chef-d'œuvre de Ferdowsi.

Est-il après cela besoin de conclure que le *Shāhnāme* n'est pas mort? Des murs des *zūrkhāneh*-s à ceux des palais royaux, des plumiers aux plateaux, il a inspiré et inspire encore une quantité d'œuvres d'art, de qualité parfois variable, mais qui toutes sont le reflet de la puissance évocatrice d'une œuvre qui, depuis bien longtemps, a pris librement son essor loin des manuscrits qui l'enfermaient. C'est au flâneur, au curieux qui déambule dans les musées, qui parcourt les vieilles demeures ou qui visite les boutiques des antiquaires qu'il appartient de découvrir ces témoignages, souvent naïfs mais toujours touchants, de la vie des héros de Ferdowsi dans l'âme des Iraniens.



Lutte de Rostam et du dragon. Miniature de M. Farščiyan.